

Cercle fermé

Cléa Virondaud

Mon exploration des liens sociaux au sein de la Péninsule acadienne me conduit un matin de juin dans un dépanneur, qui fait également office de café et de friterie. Il est réputé pour être un lieu de rassemblement matinal où les habitant·es se retrouvent pour échanger les nouvelles du jour.

Une entrée remarquée

Le dépanneur est plongé dans une pénombre tamisée. Un bruit assourdissant des machines de ventilation surplombe la pièce. Une allée de chips et de friandises me guide vers un comptoir au fond de la salle. Derrière le comptoir, une femme d'une soixantaine d'années aux cheveux courts, m'observe rentrer avec un sourire bienveillant.

Je demande un café. Elle pointe une machine derrière moi. En me retournant, je découvre, derrière un mur, un cercle d'hommes aux cheveux grisonnants qui prenaient toute la place. Leurs yeux se fixent sur moi avec une intensité palpable. Je me sens observée, analysée. Ma présence semble évidente dans cet environnement connu des habitués. Je m'installe à une table, l'unique qu'il me reste au fond, solitaire face aux regards curieux qui se posent sur moi.

Le retour du brouhaha

Une fois assise, je suis assaillie par une vague de voix fortes et d'accents prononcés. Les hommes présents dans la pièce reprennent leur conversation avec animation, leurs paroles se chevauchant et créant un brouhaha presque assourdissant. Je peine à distinguer les mots et à saisir le fil de leurs discussions.

Des histoires, des anecdotes et des potins du jour fusent de toutes parts. Les hommes se racontent leurs aventures, leurs rencontres et les dernières nouvelles du village. Parfois, l'excitation monte et les corps se redressent, les mains gesticulant avec véhémence. L'atmosphère est électrique, chargée d'une énergie communicative qui me captive malgré la difficulté à comprendre le contenu des échanges.

Malgré leur apparente proximité, une certaine distance physique les sépare. Ils occupent l'espace avec assurance, leurs corps adossés aux chaises ou légèrement penchés en avant. Leurs gestes amples et leurs expressions animées soulignent l'intensité de leurs échanges.

Des départs aléatoires

À neuf heures précises, la majorité des hommes quittèrent les lieux, un à un, dans le silence. Leur départ était discret, presque furtif, se produisant parfois au milieu d'une phrase, comme s'ils allaient simplement prendre une pause cigarette. Mais aucun d'entre eux ne s'est soucié de dire au revoir, de serrer une main ou de faire le moindre geste indiquant leur intention de s'absenter.

Quelques minutes plus tard, un dernier homme, originaire d'une ville voisine, me confie qu'ils sont présents tous les matins, « 365 jours par an, même les jours fériés ».

Et puis, le silence...

Le silence s'abat sur la pièce une fois que tous les hommes ont disparu. La propriétaire s'affaire

à remettre les chaises en place et à essuyer les tables, qui n'ont finalement pas été très utilisées. Elle me lance un regard interrogateur en levant les sourcils et me lâche : « C'est bruyant ».

Son commentaire est suivi de : « il y a toujours quelque chose à dire, il se passe toutes sortes d'affaires ici » prononcé avec un ricanement. Son ton ironique et ses paroles énigmatiques ne font qu'accentuer le mystère qui plane sur ce départ soudain et silencieux des hommes.

La routine

Elle me renseigne brièvement sur les hommes qui venaient de quitter la pièce. La plupart sont apparemment à la retraite, tandis que les autres sont des pêcheurs. Un fond de radio, que je n'avais pas remarqué auparavant, se fait entendre, ponctué par le ronronnement des réfrigérateurs.

Elle retourne s'asseoir sur le bord du comptoir, un silence pesant s'installant autour d'elle. Elle se lève pour replacer les condiments sur les tables voisines de la mienne, ses gestes lents et méditatifs. Puis, elle aborde le sujet de la météo, espérant que le soleil brillera cet après-midi.

L'atmosphère est désormais empreinte d'une certaine solitude et d'une introspection. Elle semble plongée dans ses pensées, et je n'ose pas la déranger. Je profite de ce moment de calme pour observer les détails de la pièce, remarquant la lumière naturelle qui filtre par la fenêtre, les détails de la fresque de la mer peinte sur le mur et les objets familiers qui décorent l'espace.

Le point de vue de la propriétaire

Je profite de l'heure qui me reste pour entamer une conversation avec elle. Mon regard est attiré par les affiches d'événements locaux

épinglées sur le comptoir. Je lui demande ce qui se passe dans la région cette semaine, curieuse de découvrir les animations et les rassemblements qui rythment la vie locale.

Au fil de la discussion, j'apprends davantage sur le groupe d'hommes qui fréquente le dépanneur chaque matin. Ils sont des habitués, présents non seulement pour le café matinal, mais aussi pour le déjeuner. Elle me raconte leurs anecdotes et leurs habitudes, brossant un portrait chaleureux de ces clients fidèles.

Celle qui connaît tout le monde et que tout le monde connaît

Elle me répète qu'elle connaît tout le monde dans le coin. Dès qu'elle mentionne un nom, une avalanche d'anecdotes et de détails biographiques déferle sur moi, parfois sans grande pertinence pour la conversation du moment. Mais son enthousiasme et sa passion pour les gens du coin sont contagieux. Elle répète souvent, comme un refrain : « Tout le monde se connaît icitte. »

Un homme entre dans le dépanneur. À peine est-il reparti qu'elle me glisse : « Lui, c'est un touriste, il vient pas d'icitte. » Et là encore, je suis gratifiée de quelques détails croustillants sur sa vie.

Elle me raconte sa vie sociale. Ses sorties se résument aux deux mêmes bars du coin, où elle retrouve toujours les mêmes visages familiers. Elle savoure ces moments de convivialité et de partage, nourrissant son besoin d'interactions et de connexions humaines.

Je la remercie de la discussion. Je lui demande combien coûte le café. Elle me dit que c'est offert. C'est ainsi que se termine cette belle discussion, en me doutant que je serai sûrement le sujet de discussion des potins le lendemain.

Ainsi, mon observation du dépanneur m'a permis de saisir la force du tissu social qui unit les habitués du dépanneur, qui reviennent jour après jour depuis des années. Cependant, cette communauté soudée semble fermée aux « autres », ceux qui ne font pas partie de leur cercle restreint. La question de l'inclusion se pose alors. Est-ce par choix ou par exclusion que ces « autres » ne participent pas à cette routine bien établie? La diversité brille par son absence, tant dans l'environnement du dépanneur que dans les cercles sociaux de ses habitués. Cette observation met en lumière l'importance de créer des lieux qui reflètent réellement la population d'une biorégion. Des espaces inclusifs, où chacun·e se sent bienvenu·e avec ses différences, sont essentiels pour favoriser le vivre-ensemble et le développement harmonieux d'une communauté.